

## « Combustion lente »

Par François Lévesque

Tiré de : Crimes à la bibliothèque

Ed. Druide, Montréal, 2015

La neige était tombée, humide et grasse, toute la nuit. Sise à flanc de montagne côté nord et entourée de forêt, la petite ville se réveillait tranquillement. Le paysage était en tout point semblable à celui d'une carte postale, avec les flocons collants qui avaient habillé chaque arbre, chaque branche, d'une fine pellicule blanche.

Dans le centre-ville, trois vitrines seulement étaient éclairées : celle de la station-service, celle du dépanneur adjacent et celle du casse-croûte de la mère Richard. Déjà plein, le restaurant accueillait cheminots, mineurs, retraités et autres lève-tôt aux penchants grégaires.

Aucun d'eux ne leva le nez de son assiette ni n'interrompit sa conversation pour regarder passer, dehors, l'adolescent trop légèrement vêtu pour la saison. Le capuchon noir de son chandail en coton ouaté lui cachait non seulement la tête, mais également le haut du visage. C'était voulu. C'était prémédité. Car quiconque aurait plongé ses yeux dans les siens ce samedi matin-là y aurait trouvé une rage délétère, une promesse de châtement. Et un désarroi irréversible.

Le soleil de décembre était encore bas, à huit heures trente, lorsque le jeune homme arriva en vue de son école secondaire.



*Les p'tis sacrements d'enfants d'chienne!* se répéta mentalement Euclide en préparant son chariot de ménage dans le cagibi. « Si c'tait moi leu' père, j'tleur botterais l'cul assez fort qu'ils auraient pus jamais d'amygdalites! »

La soixantaine naissante, Euclide connaissait par cœur les moindres recoins de l'édifice construit au début des années 1970 avec à l'esprit des visées davantage pratiques qu'esthétiques : de la brique et de la tôle dehors, de la grosse tuile et de la moquette dedans, du beige et du brun partout.

Deux jours qu'il ressassait les mêmes récriminations vis-à-vis de quatre élèves de cinquième secondaire, « les monstres », comme il les appelait.

*S'en prendre à c'te pauvre garçon. Si c'est pas honteux. Toujours pareil... Toujours à essayer d'détruire les plus faibles, les plus fins.*

Maugréant, il poussa son chariot hors de son réduit dans le couloir principal du rez-de-chaussée. Soudain, son visage s'illumina.

— Bonjour Euclide, dit madame Marcoux, une quinquagénaire frêle mais lumineuse. On est parti pour avoir de la belle neige à Noël, n'est-ce pas?

— Ah, pour ça, y a pas d'soin, répondit le concierge avec bonne humeur tout en verrouillant la porte du cagibi.

— Tenez, Euclide, offrit-elle en révélant un panier dissimulé sous un foulard de laine, sa main gantée de blanc. Prenez une pêche. C'est plein de vitamines et d'antioxydants.

Madame Marcoux fit une courte pause puis, après avoir adressé un clin d'œil au concierge, elle avoua :

— Et c'est surtout délicieux.

— Tout un panier, ce matin? Vous savez, Madame Marcoux, j'pense que j'veus ai jamais vue sans une pêche prête à croquer.

Euclide ne précisa pas que lui, c'est madame Marcoux qu'il aurait volontiers croquée. Avec sa peau soyeuse, elle ressemblait elle-même à une pêche. Ce qu'il pouvait l'aimer... Mais une femme comme ça, instruite et bonne, qu'est-ce qu'elle aurait bien pu trouver à un rustre comme lui?

*Pauvre madame Marcoux, pensa le concierge en la regardant s'éloigner, guillerette, vers la bibliothèque.*

Il en était amoureux depuis qu'elle avait fait son entrée à l'école, il y avait de cela vingt ans. Elle était alors une jeune enseignante de sciences pures idéaliste. Les premières années lui avaient réussi, puis les cohortes s'étaient... avilies.

Elle avait fait un premier *burnout*, vingt ans plus tôt, puis un second, il y avait neuf ans de cela. Tels des requins, ses élèves de deuxième et de cinquième secondaire flairaient le sang dans l'eau, semestre après semestre. Et ils étaient impitoyables.

Les dernières années, madame Marcoux sortait fréquemment de sa classe en pleurant.

Ce qu'ils lui avaient fait subir trois ans auparavant était criminel. Mais elle avait été courageuse. Après presque trois ans d'absence, elle était revenue cet automne, à titre de bibliothécaire. Plus d'enseignement pour elle. Nul doute qu'elle avait vu son salaire amputé.

Les mêmes élèves qui s'en étaient pris à elle à l'époque avaient remis ça, quelques jours plus tôt, avec « le pauvre garçon ». Et il y avait fort à parier que leur retenue d'aujourd'hui, tout ennuyeuse pour eux fût-elle, serait la seule conséquence à leurs actes infâmes.

Euclide trouvait cela scandaleux. Et il ne leur faisait pas confiance deux secondes, aux monstres. C'était d'ailleurs la raison véritable de sa présence à l'école un samedi — les traces de gadoue qu'ils ne manqueraient pas de laisser derrière eux auraient très bien pu attendre au lundi matin. S'ils essayaient de s'en prendre à madame Marcoux, ils le trouveraient sur leur chemin!

« Des monstres, siffla le concierge entre ses dents, mâchoires et poings serrés. Y a pas d'justice. »

La tête encapuchonnée de noir, l'un des adolescents punis ce samedi-là passa près de lui alors même qu'Euclide se faisait cette réflexion.



*Reste calme*, se répétait Antoine, qui déployait des trésors d'énergie pour maintenir une façade impassible depuis son départ de la maison.

Il n'avait jamais été aussi nerveux, mais rien ne devait paraître, autrement, il risquait de se dégonfler. Et il ne pouvait pas se dégonfler.

Il ne le pouvait plus.

Lorsqu'il entra dans la bibliothèque, il fut accueilli par la mine surprise de la *Fruit Case Lady*<sup>1</sup> — c'était désormais le surnom de madame Marcoux parmi les élèves — qui s'affairait à passer une guenille humide sur les tables de bois.

— Bonjour? dit-elle d'un ton plus interrogateur qu'avenant.

Se ressaisissant rapidement, elle le reconnut.

— Tu es le nouvel élève... Antoine, c'est ça? Ton nom n'apparaît pas sur la liste, mais... J'imagine que tu n'es pas venu pour le plaisir. Tu peux t'asseoir là, conclut-elle après un court silence en désignant la table qui jouxtait le comptoir de prêt.

— Il obtempéra sans lui adresser un regard, retira son sac à dos, puis se laissa choir sur une chaise en serrant sa musette comme une mère, son nouveau-né.

— *Lâche le sac*, se commanda-t-il mentalement. *Lâche!*

— En un mouvement curieusement saccadé, Antoine posa le sac sur la moquette marron, sa main gauche tenant encore fermement l'une des sangles, sa droite ballante le long de la chaise.

---

<sup>1</sup> Fruit case (ou nut case) : expression anglo-saxonne péjorative signifiant « fou » ou « folle ».

« Ils méritent ce qui les attend », s'encouragea-t-il. Les préparatifs avaient été tellement simples...

La veille, Antoine avait mélangé une bonne dose de son lithium dans la bière de son père. Ce dernier ne se réveillerait pas avant tard cet après-midi — il avait lui-même expérimenté différentes doses par le passé. Puis Antoine lui avait fait les poches et avait récupéré la clé de son coffret...

Après la mort de la mère d'Antoine, son père avait cru, à tort, qu'un changement d'air ferait du bien à son fils affligé de maints troubles du comportement. Il avait donc demandé une mutation à son employeur, la Sûreté du Québec, qui l'avait déplacé ici, dans ce trou où les rapports humains étaient préprogrammés et où les enfants perpétuaient les relations qu'avaient entretenues avant eux leurs parents et leurs grands-parents, avec à la clé une hiérarchie sociale désuète mais inébranlable.

Ici, le sort d'un nouvel élève comme lui était vite réglé. Cool ou rejet?

Dès son premier jour de classe, Antoine avait eu le malheur de s'aliéner Lou, le capitaine de l'équipe de hockey, en l'empêchant de martyriser un certain Mathieu, un élève trisomique dont Lou s'apprêtait à remonter les sous-vêtements. Le type en question sortant avec la meilleure amie de la fille la plus populaire de la polyvalente, dès l'heure du lunch, Antoine était étiqueté *persona non grata*.

Depuis, on le bousculait, on se moquait, on lui crachait dessus, et surtout, on lui pourrissait la vie en ligne. Un site avait été créé pour le tourner en ridicule. Il recevait des menaces anonymes par SMS.

Tout cela, toute cette merde, Antoine pouvait la gérer. Mais récemment, ils étaient allés trop loin.

Ils avaient appris, pour sa mère; sa dépression, son suicide. Et ils s'étaient mis à lui envoyer des vidéos : des extraits de scènes de films avec des femmes possédées ou en crise de démence. Une scène de *L'Exorciste*, montrant la vieille mère du prêtre se substituer à l'adolescente possédée, avait particulièrement perturbé Antoine.

*Tu as laissé mourir ta mère*, affirmait le message envoyé d'une adresse anonyme.

Le regard plein de détresse et d'incompréhension de la femme et celui, impuissant, de son fils, Antoine ne parvenait pas à les effacer de sa mémoire. Ces images-là s'étaient incrustées.

C'était dire que ses bourreaux avaient gagné : quelque chose s'était brisé en lui.

Et son esprit résilient s'était mué en esprit vengeur.

Alors, il s'était invité en détention et il les attendait avec le Glock 9mm de son père dans son sac.

Antoine se força à inspirer puis à expirer lentement. Hormis celle, prégnante, de vieux livres poussiéreux, une odeur d'amande flottait dans l'air.

Sa mère utilisait un produit ménager pour cirer le bois qui sentait cela...

Plutôt que de le rasséréner, la réminiscence le mit à cran.



*Tout va bien aller. Ils ne peuvent plus rien te faire. C'est derrière toi,* s'encouragea madame Marcoux en délaissant son linge humide un instant afin d'ajuster les gants blancs qui habillaient en permanence ses mains délicates.

Ils étaient quatre à avoir une retenue ce samedi-là, retenue qu'elle avait accepté de superviser. Quatre fauteurs de trouble issus de la même classe de cinquième secondaire. Elle les connaissait pour leur avoir enseigné les sciences physiques en deuxième secondaire. L'année de son exil. Que de souvenirs, et pas des plus agréables...

Mais tout cela serait bientôt terminé, se rappela-t-elle. Trente ans de bons et loyaux services, c'était bien assez.

L'esprit plongé dans son passé douloureux, madame Marcoux acheva sa besogne puis retourna derrière le comptoir de prêt sur lequel elle avait posé son panier de pêches afin que les élèves se servent, s'ils le désiraient.

La porte s'ouvrit brusquement sur Saffran.



*Epic fail!* Ragea Saffran en se pointant en retenue comme on faisait son entrée au bal : le menton haut, la superbe idoine.

Son père possédait la moitié de la ville et il ne pouvait pas la soustraire à une simple journée de détention?

En réalité, Saffran soupçonnait son paternel d'être de mèche avec le directeur. Il devait vouloir la faire « marcher droit ». Et tout ça pour quoi? Parce qu'ils avaient voulu rire un peu ?

*Fucking loser.*

Et dire qu'en ce moment, Juliette et elle auraient dû se trouver au chalet d'Olivier. Un beau grand bol de pilules de toutes les couleurs les y attendait. Saffran avait prévu le coup avec Olivier : ils bourreraient Juliette de cachets et la filmeraient ensuite. Ce serait très drôle.

*Ç'aurait été très drôle, se corrigea Saffran avec humeur.*

—Bonjour Madame Marcoux, dit-elle, sibylline, en sortant son téléphone intelligent de la poche latérale de son jean ajusté.

*Arrivée. T ou ???* pianota-t-elle à l'intention de Juliette, sa « meilleure amie ».

— Bonjour, Saffran, répondit madame Marcoux en avançant son panier de pêches sur le rebord du comptoir de prêt en une invitation tacite.

—j'vois qu'vous portez toujours vos p'tits gants blancs, répliqua Saffran en passant son chemin et en gagnant l'une des tables du fond, juste avant les rayonnages.

— Du coin de l'œil, elle vit la bibliothécaire se raidir. Les gardez-vous quand vous vous roulez la bille? demanda l'adolescente, narquoise, avant de s'asseoir, le port altier, et de se replonger dans l'utilisation de son téléphone.

Un message de Juliette s'afficha : *Suis à la porte. Calme-toi BH.*

— On va voir c'est qui la bitch, murmura Saffran en se réjouissant d'avance de l'idée d'humilier une fois de plus sa copine qui, parce qu'ainsi allait la vie, ne pouvait se résoudre à s'affranchir d'elle.

Le chalet d'Olivier serait encore là le week-end prochain.



*Crisse de salope*, pensa Juliette en entrant dans la bibliothèque pendant que son petit ami Lou lui tenait la porte.

Salut, chérie, dit-elle en envoyant la main à Saffran, tout sourire.

*C'est la dernière fois*, se répéta-t-elle. La dernière fois qu'elle se laissait entraîner par Saffran. Elle aurait pu passer la journée avec Lou, blottie contre lui devant des films. Au lieu de ça, ils étaient tous les deux coincés à la bibliothèque de l'école parce que madame avait décidé de s'en prendre une fois de plus au mongol.

Celui que Juliette appelait le « mongol » et que le concierge désignait sous le sobriquet plus charitable de « pauvre garçon » se prénomait Mathieu, celui-là même qu'Antoine avait défendu lors de son arrivée, en septembre.

Avec son machiavélisme coutumier, Saffran avait tout planifié. Olivier devait attirer Mathieu dans le vestiaire des garçons inoccupé durant la récréation sous promesse de lui montrer un site cochon. Sur place, Lou et Olivier l'immobiliseraient et le dévêtreraient tandis que Juliette l'enduirait de crème épilatoire, des pieds à la tête. Saffran, elle, filmerait l'exploit en retrait, avec sur le visage ce sourire sadique qu'elle affichait en semblables circonstances.

Ce que Saffran n'avait pas prévu, c'était la présence du concierge dans ce secteur de l'école, ce jeudi matin là.

Juliette entendait encore les cris de détresse de Mathieu lorsqu'elle avait commencé à lui enduire un mollet de crème.

« Mets-y-en plein la poche! Enweye, Ju! » l'avaient exhortée les deux gars ivres de pouvoir et de bêtise.

Le concierge était arrivé sur ces entrefaites.

Non contents d'être en retenue ce samedi, ils auraient pu faire face à des accusations de voies de fait. Mais c'était sans compter le père de Saffran, pour qui l'argent n'était jamais un problème : déjà, la mère de Mathieu et son fils s'apprêtaient à quitter leur HLM pour emménager dans l'une des maisons du nouveau développement immobilier du père de Saffran. Fin de l'histoire, et surtout de possibles poursuites contre sa princesse.

Et Saffran qui avait eu le culot de leur dire qu'ils lui en devaient une alors qu'à la base, elle était celle qui les avait mis dans la merde. Ce que Juliette aurait donné pour avoir Saffran à sa merci à la place de Mathieu. Elle aurait copieusement crémé sa « meilleure amie » jusqu'à ce qu'elle n'ait plus un poil sur le corps et plus un cheveu sur le crâne.

— Crisse de salope, marmonna Juliette sans s'en rendre compte.

M'as-tu parlé? demanda distraitement Lou en lui tirant une chaise puis en allant s'asseoir à la table d'à côté, comme l'exigeaient les règles de la retenue.



*Toi, mon tabarnak, t'es mort,* avertit Lou des yeux lorsque son regard croisa celui du concierge qui se tenait de l'autre côté de la baie vitrée.

Sans se démonter, Euclide continua de passer la serpillière sur le plancher de tuile de la vaste aire ouverte qui séparait la bibliothèque d'une série de portes de salles de classe, au rez-de-chaussée.

Lou détourna les yeux.

— Non j'me parlais, lui répondit Juliette en plaquant sa joue contre la table, comme si elle s'apprêtait à roupiller.

Se ravisant, elle se redressa, sortit un baume à lèvres de son sac et s'en appliqua une généreuse couche.

Lou adorait la voir faire ça. Ça l'excitait. Il avait alors juste envie de lui enfoncer sa bite dans la bouche. Leur entraîneur avait beau leur dire qu'ils ne devaient pas se dépenser la veille d'un match, qu'ils devaient « garder leur énergie », insistait-il en accompagnant la recommandation d'un rire gras, Lou estimait qu'il jouait mieux lorsqu'il avait baisé la veille. Et Juliette était toujours partante.

Elle lui manquerait.

Il ne le lui avait pas encore dit, mais il n'avait pas l'intention de poursuivre leur relation au cégep. Il n'était pas l'homme d'une seule femme et, de toute manière, Juliette n'avait pas assez d'ambition, voire de personnalité, pour figurer dans son futur.

Lou en était à chercher la meilleure manière de rompre lorsqu'il remarqua Antoine qui l'observait, assis non loin du comptoir de prêt.

— Veux-tu que j'envoie un *selfie* pour que tu puisses te croquer, hostie d'fif! ?  
cria Lou.

L'invective fit sursauter madame Marcoux qui, d'un mouvement involontaire, fit tomber son panier de pêches.

Les fruits roulèrent sur le tapis ras.

Lou, s'il te plaît! Lui enjoignit la bibliothécaire d'un air peu intimidant.

Arrogant, Lou la défia du regard pendant qu'elle ramassait ses fruits. Il était sur le point de se lever pour confronter Antoine lorsque Saffran, assise deux tables plus loin, le rappela à l'ordre.

— Lou, fais don' tes devoirs, suggéra-t-elle d'une voix suave.

Lou regarda Saffran sans comprendre. Depuis quand défendait-elle le rejet?

— On est là pour faire nos devoirs, reprit-elle calmement, ses deux mains posées sur la table de part et d'autre d'un livre de mathématique et d'un cahier d'exercices.

Puis, discrètement, elle désigna des yeux son téléphone posé sur la table, près de son étui à crayons. Lentement, sans bouger sa main, elle leva l'index droit et appuya sur le bouton d'envoi.

Resté assis, Lou sentit son téléphone vibrer dans la poche de son pantalon. À côté de lui, Juliette sortait ses cahiers en soupirant. Le manège du message texte lui avait échappé.

Après avoir attendu un peu, Lou consulta son appareil.

*Patience. Super idée pour le rejet. Tu parleras à Olivier.*

Lou eut un sourire mauvais, puis, juste comme il allait déposer son téléphone sur la table, une autre bulle de texte apparut.

*Juliette sait que tu vas la laisser???*

Le rictus de Lou se figea. Il releva la tête et trouva Saffran en train de le contempler, satisfaite de son effet.

*Olivier pis sa grande gueule*, comprit Lou au moment même où leur ami poussait la porte de la bibliothèque.





*Si elle me dit que j'suis en retard, la folle, je lui fais des boules chinoises avec ses câlices de pêches, se promet Olivier en allant prendre place entre Saffran et les deux autres.*

Après avoir suspendu son blouson au dossier de sa chaise, il remarqua Antoine, en retrait. Les mains à plat sur la table, le corps légèrement penché vers l'avant comme un avocat paré pour le contre-interrogatoire, Olivier attaqua :

— Mais qu'a-t-il fait pour être là, le preux chevalier? A-t-il encore porté secours à un mongol? Non ? A-t-il sauvé une damoiselle en détresse des affres du suicide? Oups!

Olivier, le pilier de la troupe de théâtre de l'école, avait parlé avec emphase, comme s'il se trouvait sur scène en train de jouer du Shakespeare.

— S'il te plaît..., protesta madame Marcoux.

Une ronde de rires mesquins secoua le petit attroupement, Saffran y allant d'applaudissements silencieux, ce qui ravit Olivier.

Ils se complétaient parfaitement : elle était la dramaturge, il était l'acteur. Ils partageaient un goût pour le spectacle de la souffrance en général, et de l'humiliation en particulier.

S'il arrivait à Saffran et Olivier de coucher ensemble, leur relation était avant tout basée sur une reconnaissance réciproque de leur perversion.

Rien que pendant les deux minutes qu'avait duré le trajet entre sa voiture et la bibliothèque de l'école, Saffran lui avait écrit trois fois. Dans le premier message, elle confirmait que le tournage de leur film maison dont Juliette serait la vedette était reporté au samedi suivant. Dans le deuxième, elle le prévenait que Lou savait maintenant qu'Olivier lui avait rapporté son désir de rompre avec Juliette. Dans le troisième, elle réfléchissait sur les chances que leur amie, ainsi abandonnée, veuille en finir.

En lisant ce dernier SMS, Olivier avait senti une décharge d'adrénaline exploser dans son corps. Saffran et lui évoquaient depuis longtemps, à mots de moins en moins couverts, la possibilité de tuer quelqu'un en simulant un accident.

Un suicide ferait autant l'affaire.

Inconsciemment, Olivier se mit à frotter la surface à peine nervurée du bois de la table en de petits gestes circulaires, comme s'il s'agissait des seins de Saffran. Lorsqu'il leva les yeux vers elle, il comprit qu'une fois encore, ils étaient sur la même longueur d'onde : lubrique, Saffran tétait langoureusement son index sans le quitter du regard.



Antoine n'essayait plus de contrôler sa respiration. Depuis son arrivée, il n'avait pas bougé d'un iota, un bras ballant, le gauche agrippé à l'une des sangles de son sac à dos.

Le teint blême, Antoine y plongea la main et empoigna le revolver. Il sentit la crosse froide se réchauffer sous ses doigts moites...

Il allait se lever. Il allait tirer. Il allait les tuer. Tous.

Et après?

Sa main tremblait.

Trop tard, trancha-t-il en assurant sa poigne.

L'heure était venue.

Et il allait se lever et tirer et les tuer, tous, lorsque Saffran se mit à vomir.

Puis ce fut au tour de Juliette. Puis de Lou.

Olivier, lui fut pris de convulsions et s'effondra.

Juliette et Lou, dans cet ordre, le rejoignirent sur la moquette; bouches suffocantes, yeux révoltés.

Des déjections sombres lui sortaient par le nez quand Saffran s'affala par terre.

Le revolver à la main, Antoine resta tétanisé.

— Le cyanure est un poison foudroyant.

L'adolescent bondit en pointant machinalement son arme. Il la baissa en apercevant la bibliothécaire qui, du reste, ne le regardait même pas.

Elle contemplait son œuvre.

— Trois ans, dit-elle. Cela fait trois ans que je broie des centaines et des centaines de noyaux de pêches pour en extraire le cyanure...

Se désintéressant de ses victimes, madame Marcous reporta son attention sur le seul survivant.

Antoine sentit une goutte de sueur froide dévaler son épine dorsale lorsque les yeux d'habitude si doux de la femme se posèrent sur lui.

En ce jour de colère, ils étaient vides.

— La pêche est un fruit délicieux, réitéra-t-elle. Mais elle recèle un potentiel létal. Comme tes camarades. Ils sont jeunes, ils sont beaux, mais ils sont dangereux. Ou du moins, ils l'étaient.

— C'est pas mes amis, ne put s'empêcher de protester Antoine, aussitôt effaré par son attitude, lui qui s'apprêtait à jouer les anges exterminateurs.

— Je t'ai pris de vitesse, on dirait, hein? déduisit-elle en désignant l'arme d'Antoine du menton. Tu peux ranger ça. Ou t'en servir sur moi, c'est

comme tu préfères. Tu n'crains rien : je n'ai pas touché à ta table. Je ne l'ai pas enduite de cyanure. J'en avais une quantité suffisante depuis un bout de temps déjà, tu sais, mais j'attendais le bon moment. Trois ans...

Elle se tut, pensive.

— Ça été ma thérapie personnelle : extraire du cyanure de noyaux de pêches. Je me suis donné du trouble, tu vas me dire. Mais c'était nécessaire. La *difficulté* et la *durée* étaient nécessaires. Je devais m'assurer que j'étais sérieuse, que j'étais décidée. Chaque soir où j'obtenais un peu plus de poison, c'était un test. Est-ce que j'irais jusqu'au bout? Est-ce que je me tiendrais debout? Au début, à l'hôpital, je pensais juste à me recroqueviller; je voulais disparaître. Tant de haine dirigée contre soi... J'ai jamais fait de mal à une mouche, tu sais. Bien... avant aujourd'hui. Et puis un jour, j'ai réussi à tenir ma cuillère avec ma main pansée, et ça m'a remplie de joie, alors je suis passée directement au dessert. De la salade de fruits, avec des morceaux de pêche. Je me suis souvenue du cyanure que contient le noyau...

Seconde pause.

— Je pensais les empoisonner un à un, reprit-elle. Ou deux à la fois, selon les possibilités qui se présenteraient. Récemment, je me suis dit que le plus simple serait d'enduire de poison les cadenas de leurs casiers pendant que tout le monde était en classe, peut-être juste avant le bal de finissants, pourquoi pas? Finalement, la direction a décidé pour moi en me les envoyant tous ensemble... à domicile, si je puis dire. Quoique la bibliothèque, ça n'a jamais vraiment été chez moi...

Antoine était complètement largué. La meurtrière s'en rendit compte.

— À l'origine, j'enseignais la chimie et les sciences physiques. Il y a trois ans, je les ai eus tous les quatre dans ma classe de physique, en deuxième secondaire. C'était vers le début de l'année scolaire. Ils étaient arrivés les premiers, ce matin-là, et moi juste après eux. Puis la lasse s'est remplie. J'ai pris un peu de gel antibactérien dans la bouteille que je gardais sur mon bureau et m'en suis frictionné les mains. J'étais nerveuse. En début d'année, j'étais toujours nerveuse parce que, quand ça commençait mal, c'était fichu jusqu'au congé estival. Enseigner était devenu un calvaire, mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre? Bref, ce jour-là, il était convenu que je leur montre à utiliser les différents instruments, dont le brûleur. Je l'ai allumé en expliquant bien chaque étape, chaque précaution à prendre. J'ai senti le roussi avant de ressentir la douleur. Ils avaient remplacé mon gel antibactérien par du gel combustible à fondue.

J'étais tellement fébrile que je ne m'en suis pas aperçue. Mes mains ont été brûlées au deuxième et au troisième degré. J'ai les fesses et les cuisses pleines de cicatrices à cause des greffes de peau, mais le résultat n'est pas si mal, conclut madame Marcoux en retirant ses gants blancs.

Un doigt à la fois, elle révéla des mains rendues hideuses par les cicatrices et les décolorations cutanées. Seuls son majeur droit et son auriculaire gauche étaient encore fichés d'un ongle.

— Évidemment, personne n'avait rien vu. Pas de témoin. Pas d'empreintes. Et tous les quatre, ils se sont couverts mutuellement. Les policiers étaient de mon bord, mais ils savaient que la preuve n'était, au mieux, que circonstancielle. N'importe qui aurait pu procéder à la substitution du gel, la veille en fin de journée, pendant que le local était inoccupé. Qui plus est, il n'y avait aucun motif... sinon celui de faire du mal, de blesser... Je crois que tu sais de quoi je parle, hein? Et comme tu le sais sans doute trop bien, la commission scolaire n'a pas les moyens de nous payer des caméras de surveillance.

La voix de madame Marcoux était à présent presque inaudible. Songeuse, elle se détourna d'Antoine puis se dirigea vers la dépouille la plus proche, celle de Juliette, étendue face contre terre. D'un pas mesuré, la bibliothécaire poursuivit son trajet, dépassant les cadavres de Lou puis d'Olivier.

Enfin, elle arriva à la hauteur du corps de Saffran.

— C'était elle, évidemment, accusa madame Marcoux. Ça toujours été elle. Et avant elle, sa mère, et sa mère à elle... Le mal est congénital, par ici. Mais dans le cas de Saffran, c'était différent. C'était du poison concentré.

L'analogie l'amusa.

— Vas-tu t'en servir? demanda la bibliothécaire à brûle-pourpoint. Ton arme, Antoine. Range-la ou sers-t'en. De toute façon, je n'ai jamais envisagé de survivre à ma vengeance. Il n'est pas trop tard pour toi.



Euclide se tenait tellement près de la vitre que son souffle s'y condensait. Incrédule, il contemplait la scène macabre, sa serpillière abandonnée derrière lui sur le plancher mouillé.

Puis, la bibliothécaire le repéra. Lentement, sans détacher son regard du sien, madame Marcoux frotta ses deux mains scarifiées sur la table où Saffran était encore assise, un instant plus tôt. Puis elle les porta à son

visage, à sa bouche, et les lécha, son visage tordu en une expression grotesque.

Alors, alors seulement, le concierge comprit ce qui venait de se passer. Il ferma les yeux, mais il savait d'ores et déjà que cette vision le hanterait jusque sur son lit de mort.



La neige était tombée, lourde, la nuit durant. La petite ville n'avait pas tout à fait fini de se réveiller lorsque les lumières criardes des gyrophares défigurèrent le panorama idyllique.

Alarmés, les clients du casse-croûte de la mère Richard — cheminots, mineurs, retraités et lève-tôt — se collèrent le nez contre la vitrine froide.

Le soleil était encore bas lorsqu'un adolescent à l'air épouvanté traversa le centre-ville en courant, à huit heures cinquante, ce matin-là.